# VEILLE DE LA N.-ORLEANS

Bureaux, No 72, rue d'Bourgogne.

NOUVELLE-ORLÉANS
SAMEDI, 2 DÉCEMBRE.

## FEUILLETON.

### LE DOIGT DE SUZANNE.

(SUITE ET PHOTOZÉE DU CORRÉTAIRE.)

PAR EMMANUEL GONSALÈS.

XIII.

LA BATAILLE DE PAVIE.—Suite.

Le roi, désespéré, ordonna à un cavalerie de s'engager le dernier de tous pour grand encore.

Les Basques se précipitèrent dans un rouge, choc, sabrant, massacrant sans distinction de rang, obstinément leur coupe à loisir et exaspérant toujours les mercenaires déterminés la plus leur adversaire par l'impétuosité nerveuse.

Le Trémouille est tué à la tête de la mêlée et le cour traversée de deux balles.

Les soldats pour Gaston de Foix, devenu le grand homme d'une voix expirante, courus au roi et se mourir!

Lorsqu'il fut, l'intrépide défenseur de Venceslas, qui, même depuis la défection du connétable, avait un allier l'amitié le plus tendre pour ce sujet rebelle avec la fidélité la plus inviolable pour son maître, fut abandonné, foulé aux pied, dévalisé dans la presse, quand que les comtes de Tonnerre et de Tonnerre, reconnaissant fut et défi-gnant de chercher qu'il n'était pas mort, le prirent le faire reconnaître dans la foule des morts après la bataille.

Le héros de Trèves contemplant dans l'aile gauche, que le duc d'Alençon, en vivait le sort de son fils unique, qui accompagnait de roi; ce jeune homme, épuisé de fatigue et percé par les hasards de combat aux flancs de son grand cheval, suivi son père.

M. de Trans le regarda avec indignation et lui demanda:

—Où est le roi?

—Je n'en sais rien, répondit-il.

—Aller l'apprendre, monsieur, dit sévèrement le vieux gentilhomme; il est honteux de l'ignorer.

Le jeune homme, les larmes aux yeux, retourna dans la mêlée, pénétra jusqu'à François Ier, et tomba à ses côtés, frappé d'un coup d'arquebuse.

Cependant, le duc d'Alençon, dont l'aile gauche n'avait pas encore donné, au lieu de voler au secours de roi, s'épouvantant de la ruine de l'aile droite et du désordre du corps de bataille, fut saisi du vertige et fit lâchement sonner la retraite.

Ce fut le signal du désastre.

Le gros corps des Suisses, qui avait compté être secondé par la cavalerie de duc d'Alençon, se croyant alors abandonné, céda à une de ces paniques folles qui troublaient les plus fiers courages. Disputant lui-même pied à pied, qu'on sacrifier ses bataillons à la haine des lansquenets de Frœmberg et de Sitz, qui s'avançaient pour les presser et les cerner dans leurs terribles bataillons, commencèrent fuir dans toutes directions, en criant: Sauve qui peut!

Le gros corps des Suisses, qui avait compté être secondé par la cavalerie de duc d'Alençon, se croyant alors abandonné, céda à une de ces paniques folles qui troublaient les plus fiers courages. Disputant lui-même pied à pied, qu'on sacrifier ses bataillons à la haine des lansquenets de Frœmberg et de Sitz, qui s'avançaient pour les presser et les cerner dans leurs terribles bataillons, commencèrent fuir dans toutes directions, en criant: Sauve qui peut!

Puis il s'élança sur le bataillon des lansquenets, et tendant la gorge à toutes les épées et à toutes les piques, il se dévoua pour sauver le roi. Bourbon avait espéré de le faire prisonnier. Quand il aperçut le cuirasse sanglant et livide de ce beau gentilhomme qui avait été son rival, il reconnut son ennemi, et, sans hésiter, se jeta de désespoir au milieu du bataillon de Frœmberg et s'y fit tuer.

Dès lors tout les gentilshommes français ne songèrent plus qu'à se faire jour dans la mêlée, l'épée à la main, pour rejoindre le roi et chercher à le couvrir de leurs corps comme d'un rempart.

Les pelotons épars de la gendarmerie, presque détruite, se rapprochèrent, et, semblant avec une sorte de fureur, exposée par un mépris de la mort et le danger de leur nature, formèrent une phalange encore redoutable. François Ier, toujours confiant dans sa force et son courage, résolut de reprendre l'offensive avec cette généreuse noblesse ralliée à sa voix et superbe encore d'audace et de rage. Il la harangua avant comme il avait toujours fait en pareil cas, et, avec une si forte que l'acceptation des arquebusiers basques coua coua.

Le terrible inconnu enfonça les huit premiers groupes dans cet effort suprême. Le marquis de Pescaire fut pressé à son tour, blessé au visage par Florimond, renversé à terre, foulé aux pieds des chevaux, et ne dut son salut qu'à la promptitude avec laquelle il fut enlevé par Lopon et don Lopez de Carrajal. M. de Lannoy n'avança pour le soutenir, mais il fut repoussé.

Déjà le roi criait: "Victoire, mes gentilshommes! la journée est à nous!" sans s'apercevoir que ce succès lui avait coûté les deux tiers de ses 6,000 hommes, et que, sans compagnons, le vaillant roi s'acharnait à la poursuite d'une ombre qui s'avançait comme un ennemi à leur rencontre.

C'étaient les lansquenets de combattre, auxquels rien encore n'avait pu résister; ils avaient percé les bandes noires dans leurs serres, ils avaient dispersé les Suisses de Diesbach comme des gerbes de blé coupé par le vent, et à cette heure ils venaient achever leur terrible tache, comme des faucheurs attardés, ils allaient abattre les débris épuisés de la gendarmerie française.

François Ier seul ne s'alarma pas; il vit avec une secrète joie et une chevaleresque témérité prolonger bataillon déjà brisé de piques déroulées avec aisance de se mettre de sa troupe décimée. Il se lança sur ses étriers pour apercevoir le combattable, qu'il espérait provoquer à un combat singulier, mais Bourbon n'était armé en simple cavalier, afin que son ennemi Bonivi vet ne put le reconnaître, ni tenter de lui échapper.

Le choc fut épouvantable, car le marquis du Guast, Castaldo avec ses Napolitains, et le gouverneur de Pavie avec ses troupes fraîches, venaient de se réunir aux lansquenets de Bourbon.

Tous ces corps ihargèrent ensemble avec une impétuosité si terrible que la gendarmerie, qui combattait encore auprès du roi, et qu'était composée des plus illustres seigneurs, fut rompue et ouverte de six endroits sans aucune espérance de pouvoir se rallier. Plus de cent chevaliers des premières maisons du royaume y périrent: le bâtard de Savoie, grand maître de France, et le maréchal de Foix furent frappés à mort.

Quant à Bonnivet, il fut coupé et séparé du roi, jeté hors de la mêlée par le choc violent des lansquenets, et il pouvait se sauver, mais son âme était trop fière et trop désespoir trop cruel, en voyant la catastrophe que ses conseils avaient provoquée. Il jeta un triste regard sur le champ de bataille et s'écria:

—Non, je ne puis survivre à un pareil désastre!

Puis il s'élança sur le bataillon des lansquenets, et tendant la gorge à toutes les épées et à toutes les piques, il se dévoua pour sauver le roi. Bourbon avait espéré de le faire prisonnier. Quand il aperçut le cuirasse sanglant et livide de ce beau gentilhomme qui avait été son rival, il reconnut son ennemi, et, sans hésiter, se jeta de désespoir au milieu du bataillon de Frœmberg et s'y fit tuer.

—Non, je ne puis survivre à un pareil désastre!

Puis il s'élança sur le bataillon des lansquenets, et tendant la gorge à toutes les épées et à toutes les piques, il se dévoua pour sauver le roi. Bourbon avait espéré de le faire prisonnier. Quand il aperçut le cuirasse sanglant et livide de ce beau gentilhomme qui avait été son rival, il reconnut son ennemi, et, sans hésiter, se jeta de désespoir au milieu du bataillon de Frœmberg et s'y fit tuer.

Dès lors tout les gentilshommes français ne songèrent plus qu'à se faire jour dans la mêlée, l'épée à la main, pour rejoindre le roi et chercher à le couvrir de leurs corps comme d'un rempart.

Les pelotons épars de la gendarmerie, presque détruite, se rapprochèrent, et, semblant avec une sorte de fureur, exposée par un mépris de la mort et le danger de leur nature, formèrent une phalange encore redoutable. François Ier, toujours confiant dans sa force et son courage, résolut de reprendre l'offensive avec cette généreuse noblesse ralliée à sa voix et superbe encore d'audace et de rage. Il la harangua avant comme il avait toujours fait en pareil cas, et, avec une si forte que l'acceptation des arquebusiers basques coua coua.

Le terrible inconnu enfonça les huit premiers groupes dans cet effort suprême. Le marquis de Pescaire fut pressé à son tour, blessé au visage par Florimond, renversé à terre, foulé aux pieds des chevaux, et ne dut son salut qu'à la promptitude avec laquelle il fut enlevé par Lopon et don Lopez de Carrajal. M. de Lannoy n'avança pour le soutenir, mais il fut repoussé.

Déjà le roi criait: "Victoire, mes gentilshommes! la journée est à nous!" sans s'apercevoir que ce succès lui avait coûté les deux tiers de ses 6,000 hommes, et que, sans compagnons, le vaillant roi s'acharnait à la poursuite d'une ombre qui s'avançait comme un ennemi à leur rencontre.

C'étaient les lansquenets de combattre, auxquels rien encore n'avait pu résister; ils avaient percé les bandes noires dans leurs serres, ils avaient dispersé les Suisses de Diesbach comme des gerbes de blé coupé par le vent, et à cette heure ils venaient achever leur terrible tache, comme des faucheurs attardés, ils allaient abattre les débris épuisés de la gendarmerie française.

François Ier seul ne s'alarma pas; il vit avec une secrète joie et une chevaleresque témérité prolonger bataillon déjà brisé de piques déroulées avec aisance de se mettre de sa troupe décimée. Il se lança sur ses étriers pour apercevoir le combattable, qu'il espérait provoquer à un combat singulier, mais Bourbon était armé en simple cavalier, afin que son ennemi Bonivi vet ne put le reconnaître, ni tenter de lui échapper.

Le choc fut épouvantable, car le marquis du Guast, Castaldo avec ses Napolitains, et le gouverneur de Pavie avec ses troupes fraîches, venaient de se réunir aux lansquenets de Bourbon.

Tous ces corps ihargèrent ensemble avec une impétuosité si terrible que la gendarmerie, qui combattait encore auprès du roi, et qu'était composée des plus illustres seigneurs, fut rompue et ouverte de six endroits sans aucune espérance de pouvoir se rallier. Plus de cent chevaliers des premières maisons du royaume y périrent: le bâtard de Savoie, grand maître de France, et le maréchal de Foix furent frappés à mort.

Quant à Bonnivet, il fut coupé et séparé du roi, jeté hors de la mêlée par le choc violent des lansquenets, et il pouvait se sauver, mais son âme était trop fière et trop désespoir trop cruel, en voyant la catastrophe que ses conseils avaient provoquée. Il jeta un triste regard sur le champ de bataille et s'écria: